



« Agô », un solo de et avec Cristina Moura. PHOTU MARCELIN

ENQUÊTE

Elle est déjà sur scène lorsque le public pénètre dans la salle. En short rose et tee-shirt noir, sur des percussions électrisantes, la danseuse brésilienne Tamires Costa secoue le shaker de ses humeurs. A toute vitesse, elle dégoupille une compilation de mouvements et de postures. Les clichés qui collent au corps de la femme noire se dégomment les uns les autres. Objet sexuel, figure burlesque, la banane jusqu'aux oreilles comme Joséphine Baker, Tamires Costa s'amuse des stéréotypes qu'elle endosse en les envoyant valser d'une grimace ou d'un coup d'épaule.

Ce solo tempétueux, intitulé *Let It Burn*, cocréé avec les chorégraphes Marcela Levi et Lucia Russo, a ouvert, mercredi 8 septembre, à l'Espace Cardin, à Paris, le programme réunissant dix chorégraphes brésiliens invités par Lia Rodrigues dans le cadre de son « Portrait » proposé jusqu'au samedi 11 décembre par le Festival d'automne. « J'ai eu envie de présenter au public français un petit échantillon de la pensée artistique brésilienne, explique cette figure du spectacle vivant. Les gens me posent souvent des questions sur la danse de mon pays. Le Brésil est immense, avec une grande diversité de façons de danser. Impossible de parler au singulier.

Dont acte, avec la présence d'artistes variés, dont Marcelo Evelin, Volmir Cordeiro ou encore Thiago

Danser le corps noir

Dix chorégraphes brésiliens invités par l'artiste Lia Rodrigues dans le cadre du Festival d'automne à Paris interrogent les stéréotypes sur scène

Granato. Parmi les thématiques chères à ces chorégraphes offensifs, celle des représentations du corps noir sur scène est souvent évoquée. « Nous interrogeons effectivement ce que l'on attend d'un interprète noir, mais sans apporter de réponse par ailleurs », commentent Marcela Levi et Lucia Russo. A la tête de la compagnie Improvavel Produções depuis 2010, elles collaborent depuis six ans avec la danseuse Tamires Costa. « Nous lui avons proposé de travailler à partir d'une collection de personnalités fortes, dont Thelonious Monk, Dizzy Gillespie, Joséphine Baker, l'acteur brésilien Grande Otelo ou encore la danseuse allemande Valeska Gert... dont elle a incorporé des intensités, des rythmes, des sons. Nous tentons de démanteler les clichés en passant de l'un à l'autre pour évoquer le fait que nous n'avons pas d'identité fixe et assignée. »

« Mais est-ce que ça existe seulement, le corps noir, demande, provocante, la danseuse et chorégraphe Cristina Moura. Il est temps

« Il ne s'agit pas d'effacer les figures dérangeantes, y compris la caricature »

ANNE LAFONT
historienne

que l'on parle de ça. J'ai besoin personnellement d'en discuter, même si ce n'est pas facile. » Sélectionnée par le journal brésilien *O Globo* comme l'une des meilleures performances 2019, sa pièce offensive *Agô* (« prendre son espace » en yoruba) – qui était à l'affiche, du 16 au 19 septembre, au Cent-quatre, à Paris – s'appuie sur l'œuvre de nombreux écrivains, dont Achille Mbembe et Frantz Fanon. « Je ne veux pas me retourner sur le passé, répéter l'histoire de l'esclavage, les ancêtres, la diaspora... », précise-t-elle. On connaît tout cela mais ça revient toujours. Je ne veux pas non plus rappeler les clichés du corps voluptueux, disponible. Tout ça fait partie de moi, mais il faut bouger, aller de l'avant, déployer une nouvelle imagination d'un corps, brésilien, féminin, dansant, noir. » Elle ajoute : « Je vis en 2021, je suis une artiste contemporaine, et je veux parler des questions d'aujourd'hui : le féminisme, le numérique, les réfugiés, les personnes transgenres... »

Cette façon de mettre franchement et non sans humour les stéréotypes sur la table fait chavirer les regards en renvoyant chacun à sa perception des corps. La désor-

mais fameuse formule « décoloniser les imaginaires » opère à plein dans ces spectacles audacieux et engagés, emportés par des performeurs aux identités multiples. « Plus qu'une rupture avec des clichés qui sont souvent au croisement d'une réalité et d'une projection, il s'agit, me semble-t-il, de rouvrir des possibles en multipliant les situations inédites dans l'art et dans la chorégraphie, note l'historienne Anne Lafont, directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Il ne s'agit pas d'effacer les figures dérangeantes, y compris la caricature ou les formes anciennes de charges racistes. Nombre d'artistes qui se réclament d'une forme de décolonisation en passant d'abord par une attention soutenue aux formes qu'a prises la colonisation. Je crois donc que, "décoloniser les imaginaires", c'est aussi ne pas être embarrassé par les premières pièces de Joséphine Baker ou les performances de Chocolat, sous prétexte qu'elles tiennent en équilibre sur une ligne floue, tout en étant de plain-pied avec les œuvres d'artistes comme le danseur Calixto Neto par exemple. »

Critique des lieux communs

De fait, le solo stupéfiant *O Samba do crioulo doido* (« la samba du Nègre fou »), créé en 2004 par le chorégraphe Luiz de Abreu, aujourd'hui interprété par Calixto Neto, s'attaque aussi à la critique des lieux communs. Devant un rideau composé de multiples drapeaux brésiliens, un homme nu se déhanche, perché sur de hauts talons. « Ce sont ceux portés par les "passistas", les femmes qui dansent la samba au Brésil », glisse Neto.

Interprète chez Lia Rodrigues entre 2007 et 2013, Calixto Neto vit en France depuis 2013. Lorsqu'il découvre *O Samba do crioulo doido*, en 2005, à Recife, sa ville natale, il se reconnaît « dans sa violence, son honnêteté, sa façon de tomber les masques, de mettre en scène comment on voit le corps colonisé ». Il poursuit : « Luiz raconte le Brésil à partir de son propre corps et de son expérience de danseur, du point de vue des personnes racisées, en nous inscrivant dans l'histoire de notre pays. »

En décembre 2019, Calixto Neto converse avec Luiz de Abreu, qui a arrêté de danser la pièce en 2015. Il commence à s'immerger dans la vidéo de la performance. Il file ensuite approfondir son apprentissage en direct avec l'intéressé, dans sa maison, à Salvador de Bahia. « J'ai nommé certaines scènes à ma façon, explique-t-il. Il y a celle du marché, de l'exposition lorsque les "esclavisés" étaient des marchandises vendues sur leurs qualités physiques. Il y a celle de la feijoada, qui fait l'objet d'une controverse : est-ce un plat portugais, comme le disent certains, ou une recette mise au point par les afrodescendants ? De la même façon, la samba, devenue le symbole du Brésil, a été créée par des personnes noires, et a été récupérée. Nous avons bâti ce pays. Ce solo nous rétablit dans un récit dont nous sommes effacés, nous qui sommes toujours en bas de l'échelle sociale au Brésil. » Quant à le jouer actuellement dans son pays, à l'ère de Jair Bolsonaro, Calixto Neto n'y pense même pas. « Je ne me sentirais pas en sécurité, et je craindrais aussi pour celle de Luiz et de ma famille. »

Ce spectacle, filmé, fait partie des sources d'inspiration d'Ana Pi pour *O Banquete*, joué avec sa tante paternelle Mylia Mary, cuisinière réputée, et la philosophe Maria Fernanda Novo, autour de la confection de coxinhas, croquettes frites traditionnelles. En 2019, cette artiste, passée par l'école de danse de l'université fédérale de Bahia, également installée en France depuis 2011, reçoit une commande de l'institut Associação cultural videobrasil, à Sao Paulo, centre d'archives audiovisuelles ouvert en 1983. « J'ai plongé dans cette importante collection et j'ai réalisé que les personnes comme moi étaient représentées de manière misérable, raconte-t-elle. Il n'y avait que deux femmes noires artistes. J'étais la troisième, m'a dit M. Luduvic, qui m'accompagnait dans mes recherches. Comme je m'intéresse beaucoup à la nourriture, j'ai décidé d'articuler ma création à la notion d'héritage, qui se retrouve aussi dans les recettes culinaires, puis d'apporter des nutriments à ces archives qui manquaient de certaines vitamines. »

Ana Pi, qui parle un français précis, en évitant le plus possible de prononcer le mot « noir », choisit alors la métaphore des aliments et sélectionne sept films sur ce thème pour un banquet autour de l'amour. « Ce spectacle est une fête, une pièce d'utilité publique pour que les imaginaires et remettre la vérité en place en racontant l'histoire avec notre propre bouche. Je suis autrice de ma pièce, de mon histoire avec ces richesses culturelles, et je ne laisse à personne d'autre aujourd'hui le soin de l'écrire à ma place. » ■

ROSITA BOISEAU

« La samba, symbole du Brésil, créée par des personnes noires, a été récupérée »

CALIXTO NETO
danseur

Portrait de Lia Rodrigues. Festival d'automne, à Paris. Jusqu'au 11 décembre. *Let It Burn*, de Marcela Levi et Lucia Russo ; *O Samba do crioulo doido*, de Luiz de Abreu, par Calixto Neto. En tournée, les 2 et 3 octobre, à Bâle (Suisse). *O Banquete*, d'Ana Pi, au CND, à Pantin (Seine-Saint-Denis), du 20 au 22 octobre.

Lia Rodrigues, un portrait en mots

Parallèlement au Festival d'automne, Lia Rodrigues, son parcours, ses trente ans de compagnie sont au cœur d'un ouvrage intitulé *La Possion des possibles*, dirigé par Isabelle Launay et Silvia Soter (L'Attribut, 352 pages, 18,50 euros). Réalisé entre Paris et Rio de Janeiro, en pleine crise sanitaire, ce livre consistance détaille la recherche spectaculaire de la danseuse, chorégraphe et pédagogue. Passée par la danse classique, puis, dans les années 1970, par différentes techniques dont l'improvisation, interprète de Maguy Marin entre 1980 et 1982, elle a fondé sa troupe de retour à Rio tout en pilotant le festival Panorama. Des entretiens avec des artistes, dont Calixto Neto et Marcela Levi, ainsi que des éclairages sur ses sources d'inspiration, comme l'œuvre poétique de Conceição Evaristo, composent un palpitant portrait-mosaïque.